

Avec son teint de blonde elle est fichue d'attraper des coups de soleil. Odile n'en peut plus, elle se lève et s'étend sur le dos, à même le sable. Ses paupières sont closes. Sous la chair juvénile soudain son squelette est évident. Horrible. Mais l'affreuse vision n'est déjà plus. Odile relève haut sa jupe afin que le soleil morde ses jambes, d'un geste pudique elle dégrafe ses bas qu'elle roule en boule et lance en direction de Claudia.

– Mais tu vas prendre froid, ma petite fille.

Odile hausse affectueusement les épaules. Les mères. Serge à son tour se met debout. Il est un peu essoufflé d'avoir tant mangé. Le futur économiste a pour l'heure l'esprit embrumé et c'est d'un geste mou qu'il allume le cigare que lui tend son père. Je n'ai jamais rien compris à mes enfants, songe Dad. Quand ils étaient petits cela allait encore ; mais maintenant les voilà loin de moi. Loin. Loin. Plus éloignés que si l'océan était entre nous.

– Aide-moi à tout ranger, dit Claudia.

Ils ont fait la sieste. Claudia, quand elle fait la sieste, ronfle, c'est un peu écœurant de l'entendre. C'est vraiment une grosse dame. Au grand jour on voit bien qu'elle n'est plus toute jeune, sa robe printanière qui la serre un peu souligne les boursouflures de ses formes, pauvre Claudia. Dad a vers elle un élan de pitié qui a un arrière-goût de larmes. Claudia, je t'ai tant aimée. Claudia. Si tu venais à mourir que deviendrais-je, Claudia, une vie où tu ne serais pas comment pourrais-je la supporter ? Il eut un sanglot sec et il convint qu'une tristesse si totalement dénuée de raisons ne pouvait s'ex-

pliquer que par une proche crise de foie. Je vais avoir mal au foie. C'est le canard aux olives, beaucoup trop gras. Je n'ai jamais supporté le canard aux olives. Dès demain, décide-t-il, je me mets à l'Hépatoum. Excellent, l'Hépatoum. Ça me réussit mieux que le Schoum.

Son optimisme reprit le dessus. Odile et Serge allèrent passer leur maillot de bain derrière le blockhaus. Ils revinrent, frère et sœur unis par une impondérable ressemblance. Ce ne sont déjà plus des adolescents, leur jeunesse est encore intacte mais déjà la voilà qui s'achève. Passé vingt ans on n'est plus vraiment jeune. Je ne me suis pas rendu compte qu'ils vieillissaient, songe Dad. Dans dix ans leur éclat sera terni. Mes enfants. Eux-mêmes ignorent que leur grâce tend vers sa fin, car la jeunesse est ignorante du mal qui la guette. Ils se croient éternels. Et moi aussi je me suis cru éternel.

Odile et Serge s'emparèrent du ballon et se mirent à jouer. À toi, à moi. Un jeu bête. Je ne savais pas qu'il y avait en eux tant de puérité sotté, moi je n'ai jamais pu toucher un ballon sans dégoût. Maintenant le soleil vous griffait la peau. Dad rampa jusqu'à l'ombre du parasol où il rejoignit Claudia. Tant et tant de fois nous nous sommes retrouvés ainsi, couple aujourd'hui mûr surveillant ses enfants. Que ce paisible bonheur mon Dieu me soit longtemps accordé. Mais je ne crois pas en Dieu, je suis l'agnostique indécrottable. Ses yeux s'humectèrent. Si cela continue je vais chialer. On se moquera de moi, on ne comprendra pas. Car ils vivent sans savoir combien précieux est cet instant. Ils ne savent pas. Je suis seul à savoir : nous quatre, réunis, nous quatre et

nul autre et sans que la mort nous ait encore touchés. C'est un instant mesurable et qui ne se reproduira qu'un nombre de fois limité. Aussi sûrement qu'aujourd'hui nous sommes là un temps viendra où manquera l'un d'entre nous. Alors, si je suis l'un de ceux qui restent, je me souviendrai, et ma pensée aura ce goût des choses irrémédiables. J'éprouverai ce désespoir. Je connaîtrai cette déchirante certitude, cette détresse irréparable. Tout est si simple, pourtant. De toute son âme l'on voudrait que rien ne change, que rien ne puisse briser cet instant : nous quatre, ce miracle, préservés, au complet, vivants. Ses larmes montèrent, il tourna la tête et l'enfouit dans le sable, pour qu'on ne les vît pas. Et peu à peu le calme revint en lui, la paix. Yeux clos, les bruits prennent une perception étrange. Il y avait tout près de lui le doux essoufflement de Claudia et les cris des enfants, rires brefs, appels, et dans le lointain cette rumeur continue de l'océan, ce moutonnement sonore infini qui enfle et décroît sans jamais cesser. Il frotta ses souliers l'un contre l'autre et se déchaussa. Au travers des chaussettes ses orteils plongèrent dans le sable. Il aurait fallu que s'éternisât cet instant. Rien ne bouge. Rien ne blesse. Toute menace est suspendue.

Plus tard, quand le soleil a été moins vif, les enfants sont venus tracasser Dad. Viens jouer avec nous, vieux Dad. Allez, réveille-toi. Ils l'ont chacun pris par un pied et l'ont tiré sur plusieurs mètres, son dos dessinait une gouttière dans le sable et il protestait qu'on l'écartelait, mais d'une voix molle, laissez-moi, ah, vous exagérez,

protestait et jurait qu'ils allaient déchirer son veston et tous quatre riaient. Dad, Claudia, Odile et Serge, c'était vraiment drôle, à la fin les enfants sont tombés sur leur père, il leur a fallu cinq bonnes minutes pour venir à bout de leur fou rire. Les plaisirs de la plage. Puis Serge a fait le poirier, son corps est trapu mais souple, c'est un bonheur que de le contempler, pieds tendus vers le ciel et si pur, si terriblement jeune et pur. Dad a voulu l'imiter. Mais il n'avait pas emporté son slip de bain et il s'est senti un peu ridicule, en pantalon, vite il s'est relevé. Ensuite Odile leur a montré ce qu'elle savait faire, à vrai dire pas grand-chose, et Monsieur mon fils s'est moqué de sa maladresse, ils se sont chamaillés et comme Serge voulait forcer sa sœur à manger du sable elle s'est échappée, ils ont dévalé la dune et on les a vus, tout en bas, qui pataugeaient dans l'écume. Qu'ils sont jeunes, a dit Claudia. Longtemps ils ont dessiné des courbes et des ellipses, sur la plage vierge, puis ils sont remontés, toujours courant l'un après l'autre, à bout de souffle. Côte à côte ils se sont étendus. Le vent les a dépeignés, a rosi leurs joues. Ils haletaient, frère et sœur d'une beauté égale.

Quand ils ont été reposés, Serge a organisé des jeux. Dad a horreur des jeux, mais il n'a pas osé se dérober. On a joué à saute-mouton, puis aux boules, et Claudia elle-même s'est mise de la partie. Serge est très adroit, tout ce qu'il fait il le fait très bien. C'est plaisir que de le voir gagner, on le devine tellement content de soi.

Ainsi les heures ont-elles passé.

Vers le soir la brume s'est levée. L'océan lentement s'est teinté d'un gris laiteux et ce paysage naguère exaltant s'est dissous dans la tristesse. Les deux ou trois chalutiers qui tout l'après-midi avaient piqueté l'horizon, les uns après les autres ont sombré. Le vent a fraîchi, Dad et Claudia ont rassemblé les affaires éparses. Avant de partir on est allé cueillir d'immenses brassées de genêts, ce soir on les jettera parce que le voyage de retour les aura fanés. Mais telle est la coutume.

Claudia a eu envie d'une tasse de thé. Ce qu'elle n'a pas dit, c'est qu'elle aspirait après un peu de lumière, de vie. La nature, quand le soir tombe, se fait lourde d'angoisse. On croit s'y être intégré et la voilà qui se révèle hostile. Sable glacé, solitude, tout vous chasse.

On est allé au *Ça Ira*, c'est une espèce de pâtisserie qui l'été se transforme en casino. La salle de style faussement basque est accueillante, dès le seuil franchi votre cœur s'allège et vous comprenez que votre place est là, parmi vos semblables. Dehors s'entrelacent fantômes et peurs, mais ici tout est simple et rassurant, c'est un lieu fait pour les hommes. Un feu de bois éclairait les poutres artificiellement patinées. La serveuse avait des jambes agréables, longues et soyeuses, une robe noire la moulait qui lui donnait un air de grande distinction. À une table voisine Dad reconnut les Marabout, des gens très importants, il les salua d'un petit hochement de tête. Décidément le *Ça Ira* est un endroit bien fréquenté, Dad commanda un porto.

On est reparti peu avant sept heures. C'est le mo-

ment où la circulation est particulièrement difficile, avec la brume qui tombe et cette procession de feux rouges, devant soi, tremblotante et saccadée. Mais Serge avait un travail à terminer, il voulait rentrer de bonne heure, et Claudia n'a jamais beaucoup aimé la cuisine de restaurant. Elle dit que ça lui donne des flatulences, et puis avec ces histoires qu'on raconte de maîtres queux qui crachent dans les sauces, vous savez, ou qui se mouchent au-dessus du rata, bref on s'accorda pour affronter la cohue. Dad était repris par son mal de tête. Il déteste conduire la nuit. Tant de feux dansignolants et de phares l'éblouissent, à chaque instant il craint de renverser un cycliste, il se crispe et jure, lui si courtois, et ronchonne après Claudia qui tarde à lui passer le chiffon pour essuyer les glaces, cette buée ! Son dos se voûte, il a le nez collé au pare-brise et la moindre feuille morte happée par ses codes lui étreint le cœur. Serge fit la remarque qu'on avait oublié d'aller voir les agences pour louer une villa. Ce n'est pas bien grave. On écrira. De toute façon leur enthousiasme a baissé. Ils sont las, tous quatre. Las et tristes. Ils ont hâte de retrouver la ville, un peu de mouvement, un peu de chaleur. Ces routes du dimanche soir sont lugubres. Elles sentent la fête morte, les lampions éteints. Chacun s'y traîne. Le silence une fois de plus les saisit, ils n'ont rien à se dire, ils pourraient bien sûr évoquer les heures passées qui somme toute furent heureuses, mais à quoi bon. Ils n'aspirent qu'à dormir au plus vite.

Seul Dad demeure éveillé. Ce mal de tête lui brouille l'estomac, il écrase sa cigarette et la jette. Vivement que

dimanche se passe. Ce fut une bonne journée, oui, mais les dimanches n'ont jamais rien valu à Dad. Ils détruisent son équilibre, ils le mettent dans un état second qui n'est pas agréable. Dad affectionne les lundis. On a devant soi toute une semaine de travail, on se sent plein d'ardeur, tout n'est qu'ordre et routine. Tandis que les dimanches sont vacation, imprévu, temps qui dure. Votre peau vous gratte qui est dérangée dans ses habitudes.

Dad se réjouit en son cœur. La journée est pratiquement achevée, c'est comme si l'on atteignait déjà au lendemain. Dad retrouvera la pharmacie, et M^{lle} Henriette. Et l'odeur de la boutique... et les clients... ce bain salvateur où il se plonge, six jours durant, qui est fait de réflexes et de redites, on vit cent mille fois les mêmes instants. Dad aime sa tanière. Pourtant il s'interroge : Quelle est ma vraie vie. Est-elle au milieu des siens, ou là-bas, parmi ces étrangers. Quand suis-je moi. Quand suis-je à ma véritable place ? La vérité c'est qu'il nous faut l'éloignement pour atteindre les choses. Nous ne savons rêver qu'à distance, la possession nous appauvrit.

Brusquement Claudia se crispe. Dad a freiné. Elle s'était assoupie, malgré cette angoisse qui toujours l'étreint en voiture, et le coup de freins a failli la précipiter contre le pare-brise. Dad ! Que se passe-t-il ! Dad n'en sait rien. Devant eux il y a eu un brusque tassement, comme si la route était coupée. Un moment ils roulent encore au ralenti, puis c'est l'arrêt. Dad se penche par la glace baissée. Au loin, dans la nuit, il aperçoit des lumières qui clignotent.

– Dad, tu vois quelque chose ?
– On dirait les flics... Ils doivent faire un contrôle...
– Un contrôle, un dimanche soir ? dit Serge. Ça m'étonnerait.

– Alors un accident, peut-être.
– Mon Dieu, fait Claudia. Mon Dieu.
– Ah, je t'en prie. Ne commence pas à t'affoler. Des accidents, c'est tous les jours qu'il en arrive.

– Ça me fait peur, Dad !... Tu le sais bien que ça me fait peur !

– Qu'est-ce que j'y peux !
– Au moins ne ralentis pas, quand nous passerons devant...

Dad a un mouvement d'humeur. Les voilà bien, les femmes. Toujours portées à faire des histoires même quand elles ne sont pas concernées. Il est vrai qu'avec Claudia je suis particulièrement bien servi.

– Calme-toi. Si ça se trouve il y a trois fois rien.
D'une auto arrêtée derrière la leur un type descend.
– Nom de Dieu ! dit-il. Qu'est-ce qu'ils foutent ! qu'est-ce qu'ils attendent pour dégager !

De rage il claque sa portière.

– Ils sont bizarres les gens, fait Dad. S'énerver comme ça pour des riens.

– Si tu crois que c'est agréable d'attendre ! Encore saurait-on combien cela risque de durer !

– Veux-tu que j'aie me renseigner ?
– Je t'en prie, Dad, ne va pas voir ça.
– Mais je n'ai pas l'intention d'aller voir. Simplement je pourrais demander...

– C'est tout de même curieux ce goût que tu as pour les accidents !

– D'abord rien ne prouve qu'il s'agisse d'un accident. Attends-moi, j'en ai pour cinq minutes.

– Reste ! Dad, je te demande de rester !

Sa voix s'affole. Un instant Dad a la tentation de céder, mais Monsieur mon fils lui fait signe. Odile et lui se chargeront de leur mère. Une sorte de honte envahit Dad. Il tolère mal que Claudia donne libre cours à ses terreurs fût-ce devant ses propres enfants.

Il s'éloigne. Au fond Claudia demeure la meilleure des épouses, il suffit pour la supporter de savoir conserver ses distances. Ne pas se laisser dévorer. Ne pas attacher trop d'importance à ses phantasmes, demeurer libre. Libre, oui. Mais la liberté n'est pas qu'intérieure. Est-ce véritablement suffisant de préserver son âme ?

La nuit est noire, humide, peuplée de bruits menus, chuchotements, frottements d'allumettes... Parfois, du cortège des voitures immobiles, brusquement sourd le ronflement d'un moteur que l'on met en marche, impatience tôt réprimée. La plupart demeurent feux éteints, comme inoccupées. Dad remonte l'immense file. C'est vrai qu'il a du goût pour les accidents, Claudia le connaît bien. Mais il sait, lui, que ce goût n'a rien de morbide. Les femmes aiment à vous rabaisser. Il sait qu'il n'y a dans cette attirance qu'un puéril plaisir devant l'ordre rompu, l'événement extérieur qui vient briser le cours des choses. Soudain la machine se détrique, les gens agissent tout de travers, c'est la fête.

Il devine des masses sombres qui barrent la route,

une foule agglutinée autour d'on ne sait quoi. Deux motards, torches en mains, tentent de refouler les curieux. Il se faufile. Auprès de lui on parle peu, le vent s'est tu et le silence a une densité oppressante. Il parvient à se glisser jusqu'au premier rang : alors il voit un camion, curieusement braqué vers le fossé, contre l'avant duquel s'est écrasée une conduite intérieure. De celle-ci c'est à peine si l'on distingue encore la marque tant la violence du choc l'a disloquée. Maintenant Dad regrette d'être venu. Il n'est pas sanguinaire, les vrais drames le déconcertent.

– Est-ce qu'il y a des blessés ? demande-t-il.

On ne lui répond pas.

Il répète sa question.

Du doigt on lui indique un point vague, sur le bas-côté de la route. Au ras du sol il distingue quelque chose qui est peut-être une civière, et près de quoi s'agitent des gens. Il n'ira pas. Devant le malheur il ne ressent aucune curiosité, plutôt de l'angoisse. Pourquoi. Pourquoi. Il n'ira pas.

À ce moment deux gendarmes le bousculent. Il les entend qui parlent entre eux, il est question d'une grue qu'on attend et qui n'arrive pas, faudrait pourtant qu'elle vienne, cette grue, on pourrait alors dégager la 203 accidentée et sortir le bonhomme qui est coincé dedans. Dad fixe l'amas de tôles disjointes. Là-dessous, prisonnier, se trouve un homme mort. Cela n'a aucun sens. La mort n'a jamais aucun sens, et cette ferraille tordue a quelque chose de définitif, on ne peut imaginer qu'elle ait eu d'autre apparence. L'horreur saisit Dad.

Nous n'existons pas puisqu'un jour nous mourrons. En une seconde la mort nie toute existence, la vérité est là, là seulement, dans cet absurde débris à jamais figé.

Il s'approche. Ce n'est pas la curiosité qui l'anime mais une sorte de rage. Voilà à quoi nous sommes destinés et nul n'y échappera. Le moteur de la 203 est encasté sous l'avant du camion avec lequel il forme un angle droit. L'habitacle est grotesquement soufflé, le toit gonflé comme un dôme. Par le pare-brise éclaté on aperçoit le conducteur, affalé sur le volant. Dad allume son briquet. Il ne peut résister à cette envie de voir un être au terme de sa route. La flamme du briquet vacille, Dad la protège de ses mains. Il regarde. La tête du mort repose sur le côté, il a le cou disloqué, les yeux grands ouverts. Son visage n'exprime rien. Dad le reconnaît. C'est Fontaine. Ils ne se sont pas vus depuis vingt ans peut-être. Dad l'avait quasiment oublié et c'est seulement là qu'il retrouve son nom, Fontaine, mon copain Fontaine, mort. Dad ne ressent rien. Je t'avais oublié, Fontaine, toi que j'ai aimé plus que tout autre. Dad éteint son briquet. Il aimerait prier pour l'âme de Fontaine, mais il ne croit pas en Dieu et moins encore en l'âme humaine. Il aimerait que la vie ne soit pas ce qu'elle est, ce borbier où meurent les amitiés les plus hautes. Il se sent coupable. Il avait oublié Fontaine et ce faisant il a trahi cette part de lui-même qu'il estimait impérissable. De nouveau il tend la main. Dans le noir, malgré sa répugnance, il effleure ce visage mort. Puis il s'éloigne.

Il aurait voulu être seul et pouvoir s'enfoncer au plus profond de la forêt. Des pins qui la composent on ne distingue rien, hormis l'amorce d'un tronc que l'éclat d'un phare un instant tire de l'ombre. C'est une épaisseur sauvage, nul n'y rôde, il aurait marché au hasard durant des heures, griffé par les ronces. Peut-être aurait-il fini par s'abattre. Il aurait essayé d'oublier, à force de fatigue. Au lieu de quoi il lui faut revenir parmi les siens et parler, parler, contrainte odieuse dont la seule pensée l'accable.

– Tu en as mis, du temps !

Il ne répond pas.

– Au moins tu pourrais nous mettre au courant, si c'était un effet de ta bonté.

– C'est un accident.

– Grave ?

– Est-ce que je sais.

– Je te reconnais bien là. Moins dégourdi que toi, mon pauvre ami, on n'en fait pas.

– La police empêche d'approcher.

– Est-ce que tu as demandé seulement quand nous pourrions repartir ?

– Mais puisque je te dis que je ne sais rien. Vas-tu comprendre, à la fin !

– C'est ça. Mets-toi en colère. Qu'ai-je pu bien dire encore !

– C'est bon. C'est bon. Excuse-moi.

Je ne devrais pas lui répondre ainsi. C'est exact qu'elle n'y est pour rien. Ce n'est pas sa faute. Il aime-

rait qu'elle devine sa détresse et qu'elle lui prenne la main, pour lui signifier qu'il n'est pas seul. Mais à quoi bon demander aux gens plus qu'ils ne peuvent donner. Claudia n'est pas de celles qui savent deviner ce qu'on leur tait. Et Dad ne lui dira rien. Il lui semble que de prononcer ces simples mots : Fontaine est mort, mon ami Fontaine est mort, il lui semble qu'il serait allégé d'un poids immense. Mais c'est là justement ce qu'il ne veut pour rien au monde. Que rien n'adoucisse ce mal. Qu'il en connaisse l'exacte amplitude.

– J'ai froid. Si tu allumais le chauffage, Dad.

Il obéit. Voici maintenant près d'une heure qu'ils attendent. À la lueur du plafonnier Serge achève la lecture de son journal. Odile se polit les ongles. Aucun d'eux ne sait, aucun d'eux ne se doute, et si je leur parlais peut-être moi-même en éprouverais-je du soulagement, mais ils ne me comprendraient pas. Tout au plus s'étonneraient-ils que je me sois tu si longtemps, mais ce que je leur dirais leur demeurerait incompréhensible. Dad a perdu un ami, oui. Mais Dad ne nous en parlait jamais, il ne devait pas y tenir beaucoup. Ne prétend-il pas que ce Fontaine lui était tout entier sorti de la mémoire ? Comment est-ce possible. Comment peut-on oublier un ami. Et prétendre que cet ami plus que tout autre vous fut cher, alors qu'on a perdu jusqu'à son visage. Ils ne me comprendraient pas. Pour qu'ils m'entendent il faudrait leur expliquer certaines choses que je ne saisis pas très bien moi-même. Par exemple que je n'ai pas toujours été celui que je suis. Qu'il fut un

temps où certains sentiments furent miens qui aujourd'hui me sont à jamais étrangers. Que la vie va de la sorte. On vieillit, on se transforme, on mue, ce qui compta tant pour vous n'a désormais plus de sens, vos enthousiasmes changent d'objet, vos raisons d'être sont à l'opposé des anciennes.